

CYRANO DE BERGERAC.

L'HOMME DANS LA NATURE.

La plupart des hommes, qui ne jugent que par les sens, se sont laissé persuader à leurs yeux, et de même que celui dont le vaisseau vogue terre à terre, croit demeurer immobile et que le rivage chemine, ainsi les hommes, tournant avec la terre autour du ciel, ont cru que c'étoit le ciel lui-même qui tournoit autour d'eux. Ajoutez à cela l'orgueil insupportable des humains, qui se persuadent que la nature n'a été faite que pour eux, comme s'il étoit vraisemblable que le soleil, un grand corps quatre cent trente-quatre fois plus vaste que la terre, n'eût été allumé que pour mûrir les nèfles et pommer les choux. Quant à moi, bien loin de consentir à leur insolence, je crois que les planètes sont des mondes autour du soleil, et que les étoiles fixes sont aussi des soleils qui ont des planètes autour d'eux, c'est-à-dire des mondes que nous ne voyons pas d'ici à cause de leur petitesse et parce que leur lumière empruntée ne sauroit venir jusqu'à nous. Car comment, en bonne foi, s'imaginer que ces globes si spacieux ne soient que de grandes campagnes désertes et que le nôtre, à cause que nous y campons, ait été bâti pour une douzaine de petits superbes? Quoi! parce que le soleil compasse nos jours et nos années. est-ce à dire, pour cela, qu'il n'ait été construit qu'afin que nous ne frappions pas de la tête contre les murs? Non, non, si ce dieu visible éclaire l'homme, c'est par accident, comme le flambeau du roi éclaire par accident au crocheteur qui passe par la rue.

RÉNÉ DESCARTES.

LES PREMIERES ÉTUDES DE DESCARTES.

J'ai été nourri aux lettres dès mon enfance, et, pour ce qu'on me persuadoit que, par leur moyen, on pouvoit acquérir une connoissance claire et assurée de tout ce qui est utile à la vie, j'avois un extrême desir de les apprendre. Mais, sitôt que j'eus achevé tout ce cours d'études, au bout duquel on a coutume d'être reçu au rang des doctes, je changeai entièrement d'opinion; car je me trouvois embarrassé de tant de doutes et d'erreurs, qu'il me sembloit n'avoir fait autre profit en tâchant de m'instruire, sinon que j'avois découvert de plus en plus mon ignorance. Et, néanmoins, j'étois en l'une des plus célèbres écoles de l'Europe, où je pensois qu'il devoit y avoir de savants hommes, s'il y en avoit en aucun endroit de la terre. J'y avois appris tout ce que les autres y apprennent; et même, ne m'étant pas contenté des sciences qu'on nous enseignoit, j'avois parcouru tous les livres traitant de celles qu'on estime les plus curieuses et les plus rares, qui avoient pu tomber entre mes mains. Avec cela je savois les jugements que les autres faisoient de moi; et je ne voyois point qu'on m'estimât inférieur à mes condisciples, bien qu'il y en eût déjà entre eux quelques-uns qu'on destinoit à remplir les places de nos maîtres. Et enfin notre siècle me sembloit aussi fleurissant, et aussi fertile en bons esprits, qu'ait été aucun des précédents. Ce qui me faisoit prendre la liberté de juger par moi de tous les autres, et de penser qu'il n'y avoit aucune doctrine dans le monde qui fût telle qu'on m'avoit auparavant fait espérer.

Je ne laissois pas toutefois d'estimer les exercices auxquels on s'occupe dans les écoles. Je savois que les langues que l'on y ap-

prend sont nécessaires pour l'intelligence des livres anciens; que la gentillesse des fables réveille l'esprit, que les actions mémorables des histoires le relèvent; et qu'étant lues avec discrétion elles aident à former le jugement; que la lecture de tous les bons livres est comme une conversation avec les honnêtes gens des siècles passés, qui en ont été les auteurs, et même une conversation étudiée, en laquelle ils ne nous découvrent que les meilleures de leurs pensées; que l'éloquence a des forces et des beautés incomparables; que la poésie a des délicatesses et des douceurs très-ravissantes; que les mathématiques ont des inventions très-subtiles, et qui peuvent beaucoup servir, tant à contenter les curieux qu'à faciliter tous les arts et diminuer le travail des hommes; que les écrits qui traitent des mœurs contiennent plusieurs enseignements et plusieurs exhortations à la vertu qui sont fort utiles; que la théologie enseigne à gagner le ciel; que la philosophie donne moyen de parler vraisemblablement de toutes choses, et se faire admirer des moins savants; que la jurisprudence, la médecine et les autres sciences apportent des honneurs et des richesses à ceux qui les cultivent; et enfin qu'il est bon de les avoir toutes examinées, même les plus superstitieuses et les plus fausses, afin de connoître leur juste valeur, et se garder d'en être trompé.

Mais je croyois avoir déjà donné assez de temps aux langues et même aussi à la lecture des livres anciens, et à leurs histoires et à leurs fables : car c'est quasi le même de converser avec ceux des autres siècles que de voyager. Il est bon de savoir quelque chose des mœurs de divers peuples, afin de juger des nôtres plus sainement, et que nous ne pensions pas que tout ce qui est contre nos modes soit ridicule et contre raison, ainsi qu'ont coutume de faire ceux qui n'ont rien vu; mais lorsqu'on emploie trop de temps à voyager on devient enfin étranger en son pays, et lorsqu'on est trop curieux des choses qui se pratiquoient aux siècles passés, on demeure ordinairement fort ignorant de celles qui se pratiquent en celui-ci. Outre que les fables font imaginer plusieurs événements comme possibles qui ne le sont point, et que même les histoires les plus fidèles, si elles ne changent ni n'augmentent la valeur des choses pour les rendre plus dignes d'être lues, au moins en omettent-elles presque toujours les plus basses et moins illustres circonstances,

d'où vient que le reste ne paroît pas tel qu'il est, et que ceux qui règlent leurs mœurs par les exemples qu'ils en tirent, sont sujets à tomber dans les extravagances des paladins de nos romans, et à concevoir des desseins qui passent leurs forces.

J'estimois fort l'éloquence, et j'étois amoureux de la poésie; mais je pensois que l'une et l'autre étoient des dons de l'esprit plutôt que des fruits de l'étude. Ceux qui ont le raisonnement le plus fort et qui digèrent le mieux leurs pensées afin de les rendre claires et intelligibles, peuvent toujours le mieux persuader ce qu'ils proposent, encore qu'ils ne parlassent que bas-breton et qu'ils n'eussent jamais appris de rhétorique; et ceux qui ont les inventions les plus agréables et qui les savent exprimer avec le plus d'ornement et de douceur, ne laisseroient pas d'être les meilleurs poètes, encore que l'art poétique leur fût inconnu.

Je me plaisois surtout aux mathématiques, à cause de la certitude et de l'ardeur de leurs raisons, mais je ne remarquois point encore leur vrai usage; et pensant qu'elles ne servoient qu'aux arts mécaniques, je m'étonnois de ce que leurs fondements étant si fermes et si solides, on n'avoit rien bâti dessus de plus relevé. Comme au contraire je comparois les écrits des anciens païens qui traitent des mœurs, à des palais fort superbes et fort magnifiques qui n'étoient bâtis que sur du sable et sur de la boue : ils élèvent fort haut les vertus et les font paroître estimables par-dessus toutes les choses qui sont au monde, mais ils n'enseignent pas assez à les connoître, et souvent ce qu'ils appellent d'un si beau nom n'est qu'une insensibilité, ou un orgueil, ou un désespoir, ou un parricide.

Je révérois notre théologie, et prétendois, autant qu'aucun autre, à gagner le ciel : mais ayant appris comme chose assurée, que le chemin n'en est pas moins ouvert aux plus ignorants qu'aux plus doctes, et que les vérités révélées qui y conduisent sont au-dessus de notre intelligence, je n'eusse osé les soumettre à la faiblesse de mes raisonnements, et je pensois que, pour entreprendre de les examiner et y réussir, il étoit besoin d'avoir quelque extraordinaire assistance du ciel, et d'être plus qu'homme.

Je ne dirai rien de la philosophie, sinon que, voyant qu'elle a été cultivée par les plus excellents esprits qui aient vécu depuis plusieurs siècles, et que néanmoins il ne s'y trouve encore aucune

chose dont on ne dispute, et par conséquent qui ne soit douteuse, je n'avois point assez de présomption pour espérer d'y rencontrer mieux que les autres, et que, considérant combien il peut y avoir de diverses opinions touchant une même matière, qui soient soutenues par des gens doctes, sans qu'il y en puisse avoir jamais plus d'une seule qui soit vraie, je réputois presque pour faux tout ce qui n'étoit que vraisemblable.

Puis, pour les autres sciences, d'autant qu'elles empruntent leurs principes de la philosophie, je jugeois qu'on ne pouvoit avoir rien bâti qui fût solide sur des fondements si peu fermes; et ni l'honneur ni le gain qu'elles promettent n'étoient suffisants pour me convier à les apprendre; car je ne me sento point, grâce à Dieu, de condition qui m'obligeât à faire un métier de la science pour le soulagement de ma fortune; et quoique je ne fisse pas profession de mépriser la gloire en cynique, je faisais néanmoins fort peu d'état de celle que je n'espérois point pouvoir acquérir qu'à faux titres; et enfin pour les mauvaises doctrines, je pensois déjà connoître assez ce qu'elles valaient pour n'être plus sujet à être trompé, ni par les promesses d'un alchimiste, ni par les prédictions d'un astrologue, ni par les impostures d'un magicien, ni par les artifices ni la vanterie d'aucun de ceux qui font profession de savoir plus qu'ils ne savent.

C'est pourquoi, sitôt que l'âge me permit de sortir de la sujétion de mes précepteurs, je quittai entièrement l'étude des lettres, et me résolvant de ne chercher plus d'autre science que celle qui se pourroit trouver en moi-même, ou bien dans le grand livre du monde, j'employai le reste de ma jeunesse à voyager, à voir des cours et des armées, à fréquenter des gens de diverses humeurs et conditions, à recueillir diverses expériences, à m'éprouver moi-même dans les rencontres que la fortune me proposoit, et partout à faire telle réflexion sur les choses qui se présentoient, que j'en pusse tirer quelque profit. Car il me sembloit que je pourrais rencontrer beaucoup plus de vérité dans les raisonnements que chacun fait touchant les affaires qui lui importent, et dont l'événement le doit punir bientôt après, s'il a mal jugé, que dans ceux que fait un homme de lettres dans son cabinet, touchant des spéculations qui ne produisent aucun effet, et qui ne lui sont d'autre

conséquence, sinon que peut-être il en tirera d'autant plus de vanité, qu'elles seront plus éloignées du sens commun, à cause qu'il aura dû employer d'autant plus d'esprit et d'artifice à tâcher de les rendre vraisemblables. Et j'avois toujours un extrême desir d'apprendre à distinguer le vrai d'avec le faux, pour voir clair en mes actions et marcher avec assurance en cette vie.

Il est vrai que, pendant que je ne faisais que considérer les mœurs des autres hommes, je n'y trouvois guère de quoi m'assurer, et que j'y remarquois quasi autant de diversité que j'avois fait auparavant entre les opinions des philosophes; en sorte que le plus grand profit que j'en retirois, étoit que, voyant plusieurs choses, qui, bien qu'elles nous semblent fort extravagantes et ridicules, ne laissent pas d'être communément reçues et approuvées par d'autres grands peuples, j'apprenois à ne rien croire trop fermement de ce qui ne m'avoit été persuadé que par l'exemple et par la coutume; et ainsi je me délivrois peu à peu de beaucoup d'erreurs, qui peuvent offusquer notre lumière naturelle, et nous rendre moins capables d'entendre raison. Mais, après que j'eus employé quelques années à étudier ainsi dans le livre du monde, et à tâcher d'acquérir quelque expérience, je pris un jour résolution d'étudier aussi moi-même, et d'employer toutes les forces de mon esprit à choisir les chemins que je devois suivre, ce qui me réussit beaucoup mieux, ce me semble, que si je ne me fusse jamais éloigné ni de mon pays ni de mes livres.

DUFRESNY.

LE PUBLIC.

Le public est un souverain duquel relèvent tous ceux qui travaillent pour la réputation ou pour le gain.

Les âmes basses qui ne se mettent guère en peine de mériter son approbation, craignent au moins sa haine et son mépris.

Le droit qu'il a de juger de tout a bien produit des vertus, et bien étouffé des crimes.

Sans la crainte de ses jugements, que de héros auroient été moins héros ! que de guerriers pacifiques ! combien peu de vertueux se seroient fait aimer ! que de scélérats se seroient fait craindre !

Les exhortations des pères, le naturel des enfants, l'amour des maris, la vertu des femmes, tout cela auroit souvent bien peu de force, sans le qu'en dira-t-on du public, qui retient chacun dans son devoir.

Tout le monde fait sa cour au public ; les ambitieux briguent sa faveur, et les honnêtes gens son approbation ; les coquettes veulent s'attirer ses regards, et les femmes de bien son estime ; les grands recherchent son amitié, les petits n'en veulent qu'à son argent.

Le public a l'esprit juste, solide et pénétrant ; cependant comme il n'est composé que d'hommes, il y a souvent de l'homme dans ses jugements.

Il se laisse prévenir comme un simple particulier, et nous prévient ensuite par l'ascendant qu'il a pris sur nous depuis tant de siècles.

On a beaucoup de vénération pour ses jugements ; car on sait que c'est un juge insensible à l'intérêt et aux sollicitations.

Il y a tel particulier qui vit et meurt dans ses préventions ; mais comme le public ne meurt point, il revient infailliblement des

siennes ; quelquefois, par malheur, il en revient un peu tard. Si nous vivions deux ou trois siècles, chacun jouiroit à la fin de la réputation qu'il mérite.

Cela ne seroit pourtant pas sûr ; car ce public est si malin, qu'il rend moins volontiers justice aux vivants qu'aux morts, et que souvent il n'élève les morts que pour rabaisser les vivants.

Le public est un vrai misanthrope ; il n'est ni complaisant ni flatteur : aussi ne cherche-t-il point à être flatté. Il court en foule aux assemblées où on lui dit ses vérités, et chacun des particuliers qui composent ce tout aime encore mieux se voir draper, que de se priver du plaisir de voir draper les autres.

Le public est le plus sévère et le plus fin critique du monde ; cependant un vaudeville grossier suffit pour l'amuser toute une année.

Il est constant et inconstant ; on peut dire que, depuis le commencement des siècles, l'esprit public n'a point changé ; voilà sa constance ; mais il est amateur de la nouveauté : il change tous les jours de façon d'agir, de langage et de modes ; rien n'est plus inconstant.

Il est si grave qu'il imprime la crainte à ceux qui lui parlent, et si badin, qu'une coiffure de travers fera rire tout un auditoire.

Le public est servi par les plus grands seigneurs ; quelle grandeur ! Mais il dépend de ceux qui le servent ; qu'il est petit !

Le public est, pour ainsi dire, toujours en âge viril par la solidité de sa raison ; c'est un enfant que le moindre jouet fait courir comme un écervelé ; c'est un vieillard qui radote quelquefois en murmurant, sans savoir à qui il en veut, et qu'on ne peut faire taire quand il a une fois commencé à parler.

On ne finiroit point à chercher des contraires dans le public, puisqu'il a en lui toutes les vertus et tous les vices, toute la force et toute la foiblesse humaine.

LE P. DUTERTRE.

LES MOUCHES LUISANTES.

Je n'ay rien veu dans toute l'Amerique digne à mon jugement d'estre admiré, comme les mouches luisantes. Ce sont comme de petits Astres animez, qui dans les nuicts les plus obscures remplissent l'air d'une infinité de belles lumières, qui éclairent et brillent avec plus d'éclat, que les astres qui sont attachés au firmament. De jour elles rendent hommage à ce bel astre, duquel toutes choses lumineuses empruntent tout ce qu'elles ont de splendeur et d'éclat : car elles savent si bien cacher leur lumière, que ceux qui ne les connoissent pas les prendroient pour de vils escarbots : elles se retirent dans les bois pourris, jusqu'à ce que le soleil soit couché : et alors elles prennent le vol qui deça, qui delà, et il semble que ce soient autant de chandelles allumées, portées par des mains invisibles le long des forests et des habitations. Je ne sçay si c'est l'amour ou l'envie qui les fait courir avec tant d'ardeur, après les choses qui brillent ou esclatent tant soit peu. Mais il ne faut que poser une chandelle, un tison de feu, ou une mèche allumée pour les faire approcher, et faire tant de tours aux environs de ces lumières estrangères, que bien souvent elles y esteignent la leur, en s'y brulant comme les papillons à la chandelle.

Ces petites chandelles vivantes suppléent souvent à la pauvreté de nos Pères, ausquels la chandelle et l'huile manquent la pluspart de l'année : quand ils sont dans cette nécessité, chacun se saisit d'une de ces mouches, et ne laisse pas de dire Matines aussi facilement que s'ils avoient de la chandelle.

Si ces mouches estoient incorruptibles comme les pierreries, et que leur lumière les survéquit, il est certain que les diamans et les

escarboucles perdroient leur prix : mais cette lumière est tellement attachée à la disposition de l'animal, que lors qu'elles sont en pleine santé, elles font feu de toutes parts ; et quand elles sont malades, cette lumière s'affoiblit, et elle se perd entièrement, lorsqu'elles meurent. Cela se remarque aisément par ceux qui en veulent conserver en vie : car elles ne vivent que quinze jours ou trois semaines au plus, estant ainsi prises....

J'en ay veu une autre espèce toute différente dans la Martinique ; lesquelles ne sont pas plus grosses que les mouches communes. Celles-cy font briller en un moment dans l'air dix ou douze petits éclairs d'un feu doré, le plus agréable du monde, puis elles s'arrêtent et cachent leur feu tout à coup, et à un moment de là elles recommencent, et vont ainsi voltigeant toute la nuit, faisant paroistre à chaque démarche un petit échantillon de leur gloire.
